

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Ma grand-mère, l'Andalouse



*Par Annie Baranco*

C'est elle, là sur la photo, Dolorès ma grand-mère, l'Andalouse aux yeux couleur myosotis.

Si les tiens se sont fermés depuis longtemps, ceux de ta « petite dernière », ma mère, et de ton arrière-petite-fille Laure, ma fille, continuent d'émouvoir à cause de leur bleu si particulier.

Une lignée de femmes qui se transmettent la lumière du regard.

Aujourd'hui encore, il n'est pas rare, lorsque j'accompagne ma mère âgée de 90 ans, que l'on me dise : « *Votre maman a des yeux d'un bleu si...*

— *Oui, bleu myosotis comme ceux de sa mère l'Andalouse...*

— *Ah ! Une Andalouse... Comme c'est étonnant.»*

Ah ! Comme c'est bon de casser les codes.

Ainsi ai-je commencé à te redonner vie, grand-mère, puisqu'il fallait bien, pour comprendre la nôtre, tenter de dénouer l'énigme de la tienne... Pas facile quand on sait à quel point le silence fut ton unique aveu. Dans ton sillage, tes filles n'ont pas dérogé à la règle.

Tes garçons, mes futurs oncles, plus fanfarons, lâcheront quelques bribes qui me permettront, plus tard, de coudre le patchwork de ton existence.



Début des années 2000, quand Laurent Gaude a publié *Le Soleil des Scorta*, j'ai reconnu dans la silhouette de Carméla ta propre silhouette : haute et robuste, toute de noir vêtue, le chignon noué sur la nuque, c'était bien toi, postée devant la porte de ton appartement à Oran.

À l'ombre du rideau, tu défendais, Dolorès, farouchement son entrée, gare à l'intrus qui voudrait y pénétrer sans ton autorisation. Surtout, ne pas déranger les secrets. Surtout, ne pas faire entrer le vent léger qui pourrait décoiffer tes petites-filles. Tu cousais et brodais et ensemble nous cousions et brodions sans tapage. Juste des questions murmurées : « *Point de croix ?* » « *Point de chainette ?* ». Sans doute pensais-tu que tant d'austérité nous protégerait.

Puis, quand en 2007 Carole Martinez a publié *Le Coeur Cousu*, alors là, grand-mère Dolorès, c'est ta vie qui s'est déroulée au fil des pages avec celle de Frasquita... Les combats de coq, dont parfois se vantaient tes garçons, c'était donc vraisemblable, les paris qui engloutissaient l'argent du foyer, c'était vrai aussi... et tant d'enfants ! Comme toi, grand-mère, certains nés déjà avant l'exil, de Berja à Oran, mais surtout beaucoup d'autres à venir... La misère aride du village natal vous a poussés, ton mari et toi, vers d'autres rivages où j'aurais aimé, chère Dolorès, qu'une révélation te soit faite : celle d'un peu de bonheur.

Vaillante grand-mère, âprement élevés, tes garçons devenus grands, plus scolarisés que tes filles, trouveront à Oran leur voie et leur épouse. Mes nombreuses tantes, ma mère, toutes dotées du trousseau de la mariée, te quitteront, les unes après les autres...

C'est de ce moment-là de ta vie à Oran dont je me souviens le mieux. Veuve « déjà » ou « enfin » veuve, allongée dans ton fauteuil à bascule, tes beaux yeux comme ton cœur insondable, clos sur tes souvenirs, tu égrenais ton rosaire... et de plus en plus souvent, des larmes sourdaient... modestes, vite disparues dans le mouchoir brodé caché dans la poche du grand tablier à fleurs qui recouvrait la robe. Je le savais sans te regarder, les petits grains de buis, tic, tic, tic, de plus en plus vite entre tes doigts, trahissaient cet émoi intérieur. Qu'Il existe ou non, j'enviais ce confident qui savait tant de choses sur toi. Parfois, Il parvenait à te consoler car tu relevais les yeux sur notre présence et proposais en fonction de l'heure : « *Chiquitas, vamos hacer bunelos* » ou « *Chiquitas, vamos hacer una tortilla* ».

Mais cette fois, pas de beignets à la fleur d'oranger. Nous étions sur le départ, pour la France, et nous étions venus te chercher. Prête. Prêtes aussi, ta valise, la cage minuscule de ton canari.

Jamais je n'oublierai le mouvement de ton fauteuil lorsque tu t'es levée, balancier suspendu dans cet espace-temps, l'air de te dire « *vol-ver-vol-ver* ».

À 71 ans, tu ne résisteras pas très longtemps à ce deuxième exil de ta vie : le premier hiver 1962 à Lyon, la Saône a gelé et ce fut terrible. Dans l'appartement de mes parents, par la fenêtre haut perchée d'un immeuble de banlieue hâtivement construit pour les rapatriés, tu « regardais la France » à longueur de journée, en soupirant, en pleurant, cette fois sans retenue. Petite silhouette noire et solitaire, triste à fendre l'âme, vois-tu je m'en souviens encore, le chagrin t'a emportée dans un grand silence de neige.

Mais sois rassurée. J'ai toujours chanté pour toi, des chansons de soleil et de gaieté, celles que tu n'as jamais osé fredonner, je te lis aussi des poésies. Ma petite-fille Zoé m'accompagne dans ces joyeuses échappées.

Qui peut dire si, dans quelques années, elle ne tiendra pas à son tour dans ses bras une petite fille avec des yeux qui disent en langage fleuri « *Forget Me Not* ».

